

Chapitre 6

Tout commence par une phrase, mais il faut la trouver.
Wendy Delorme¹

À la rencontre

Je suis au regret de vous annoncer que nous allons devoir reporter notre voyage. Cela fait plusieurs chapitres que j'évoque l'Afghanistan, le Guatemala, le Pérou... et que rien n'arrive ! Je vous ai quittés en vous disant que nous irions dans la forêt vierge, dans l'avenir de l'humanité, au cœur de l'Expression mais...non. Vous êtes déçus et je le comprends. Puisque c'est comme ça, partons à Tombouctou !

Vous vous demandez bien ce que je suis en train de vous raconter et commencez à douter de mes capacités de raisonnement. Il est vrai que j'approche des cent ans mais je peux vous assurer qu'il n'y a dans mes propos aucune trace de sénilité ni démence. En fait, nous allons aller partout à la fois, car nous allons rencontrer... vous verrez bien.

Il y a, disons 85 ans, je rêvais de partir à la rencontre. Partir à la rencontre des autres, du monde. Après avoir tout simplement grandi, croisé des personnes qui avaient des histoires et vécu différents des miens, découvert d'autres façons de vivre, milieux et codes, j'ai commencé à voyager. Souvenez-vous quand même, jeunes lecteurs, que je fais partie de la génération du « monde séparé », lorsque les frontières ont été abolies en 2033, j'avais déjà 55 ans ! Pour une jeune fille de cette époque, mon attitude n'avait rien d'original : du côté des pays riches, personne ne remettait en cause l'utilité ni le sens des frontières et parmi les jeunes il y avait ceux qui s'en tenaient à leur vie quotidienne au sein de leur territoire et ceux qui rêvaient de traverser les frontières, de voir d'autres pays, j'appartenais à la deuxième catégorie et étais du bon côté. Je suis d'abord allée au Maroc, en Tunisie, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, au Sénégal, en Grèce... puis à 26 ans, alors que j'étais étudiante, j'ai décidé d'aller à Tombouctou et de devenir « ORTHOPHONISTE DU MONDE », je l'écris en gros caractères parce que j'étais sûre que c'était mon sésame, enfin j'allais pouvoir embrasser le monde, aller à la rencontre !

Je suis revenue du Mali et ne suis jamais devenue orthophoniste du monde, j'ai même cessé de voyager, c'est ce qui m'a permis d'aller à la rencontre.

Il était une fois à Tombouctou

Avant de revenir à l'atelier, passons par Tombouctou, vous allez tout comprendre. Pour devenir « orthophoniste du monde », je devais participer à un chantier de jeunes pour construire une école à Dakar dans le cadre d'une association humanitaire. Oui, c'était la grande époque de l'aide humanitaire qui consistait bien souvent pour les pays riches à reconstruire ce qu'ils avaient empêché de se développer lors de la colonisation et, consciemment pour certains, inconsciemment pour d'autres, à exporter par la même occasion leur morale et culture, dont celle de l'école obligatoire. Même si je n'avais absolument pas conscience de ces problématiques à l'époque, je n'avais aucune envie de

1 Wendy Delorme, Le chant de la rivière, Éditions Cambourakis, 2024

construire une école avec quinze jeunes blancs, je voulais rencontrer les gens du pays. Je me suis donc débrouillée, le hasard aidant, pour partir au Mali finalement, dans une association de femmes, logée chez l'habitant. C'était tout ce que je savais en partant.

Après un long voyage en avion, bus et voiture, je suis donc arrivée à Tombouctou. Là, j'ai rencontré Tahara, une femme d'une quarantaine d'années qui avait contracté la poliomyélite et en avait gardé une paralysie des membres inférieurs. Elle avait créé une association pour que les femmes comme elle puissent avoir leurs propres moyens de subsistance car, étant handicapées, elles n'étaient la plupart du temps pas mariées.

Cette rencontre fut un choc, d'abord parce que c'était la première fois que je remarquais de façon très concrète le rapport entre l'argent, le corps et le mariage. Pour le dire simplement, si une femme ne correspondait pas aux normes de beauté, ne pouvait pas assurer la reproduction et n'avait pas la force physique nécessaire aux tâches quotidiennes, elle n'avait aucune chance de se marier et était destinée à l'errance et la pauvreté. Jeunes gens, je ne vais pas vous raconter ici l'histoire des femmes et de l'évolution de leur place au sein de la société, des sociétés matriarcales² d'antan à nos jours, mais sachez qu'à l'époque cette logique n'existait pas qu'en Afrique.

Revenons aux portes du désert. Cette rencontre avec la réalité des femmes n'était qu'un premier choc car ensuite, pendant deux mois, j'ai habité chez Tahara, dans sa famille, et travaillé avec elle et les autres membres de l'association. Nos journées consistaient à faire du batik, coudre, pétrir des vermicelles, fabriquer des jus de fruits et vendre tout cela... et surtout marcher, rire, parler, partager.

Au détour d'une de nos nombreuses conversations, Tahara m'a simplement dit « toi tu ne dois pas rester en Afrique, tu ne supporteras pas d'être une toubab³, c'est en France que tu dois accueillir le monde ». Ce n'était qu'une petite phrase.

Je suis rentrée en France : je trouvais les gens tristes, le quotidien dénué de sens et je ne voulais plus être « orthophoniste du monde ». Je n'avais plus de « projet de vie », ce qui était très grave car nous étions bien avant l'Effondrement Théorique et il était donc pour tous et en particulier pour les jeunes plus important d'avoir un projet de vie que de vivre.

Je me retrouvais donc... inadaptée au monde.

Elle marcha toute la nuit et tout le jour suivant sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus continuer tant elle était épuisée. C'est alors qu'elle vit une cabane.⁴

C'est exactement à ce moment-là, comme dans les contes, que le miracle s'est produit ! En ces temps-là, les contes constituaient d'ailleurs le seul lien restant au commun à tous. La société de consommation et de sciences dans laquelle nous vivions avait tout récupéré : il restait quelques traces d'humanité dans la musique ou l'artisanat mais cela était souvent réservé aux spécialistes ou aux éveillés, seuls les contes étaient à la portée de tous. Certes, ils n'avaient pas complètement échappé à la grande entreprise de rationalisation : on les avait classés, répertoriés, moralisés, édulcorés mais, malgré tout, les archétypes avaient résisté. Peut-être avaient-ils bénéficié de suffisamment de temps pour être racontés aux quatre coins du monde et pour se mélanger avant d'être écrits, le fait est qu'ils portaient encore des symboles primitifs universels issus de l'inconscient collectif, cette forme d'héritage composé de l'ensemble des modèles de pensée, partagés par toute l'Humanité, à travers l'espace et le temps.⁵

J'étais avide de contes, je m'en nourrissais littéralement. Je ne savais pas encore que je trouvais en eux ces traces indélébiles du passé, transmises de génération en génération, indépendamment des expériences personnelles de chacun, qui nous ont conduit à développer des modèles élémentaires de

2 Heide Goettner-Abendroth, Les sociétés matriarcales : recherches sur les cultures autochtones à travers le monde, Éditions des femmes-Antoinette Fouque, 2019

3 Toubab : terme utilisé en Afrique de l'Ouest pour désigner toute personne à peau blanche

4 Les frères Grimm, Contes pour les enfants et la maison-Les six cygnes, Éditions José Corti, 2009

5 C. G. Jung, Les racines de la conscience, Éditions Le Livre de Poche, 1954

comportements et de représentations. Je n'avais pas encore réalisé que je trouvais dans les contes ce fameux « à la rencontre »... de tous. Je ne l'ai compris que plus tard, lorsque j'ai poussé la porte de la cabane.

D'accord, ce n'était pas vraiment une cabane et je n'avais pas chevauché au-delà des mers et des montagnes... quoique. J'ai ouvert la porte d'un dojo et y est découvert deux trésors :

- Yuki : la liberté de toucher, respirer et ressentir la vie dans les corps des personnes,
- le Jeu de Peindre : la liberté de tracer et de laisser s'exprimer cette vie venant de l'intérieur des corps.

La découverte des trésors

Ni je n'exagère, ni je ne joue avec les contes en vous parlant de trésors. Pour vous, jeunes lecteurs qui baignez dans Yuki et le Jeu de Peindre sans même vous en rendre compte, je ne fais que parler de votre quotidien. Malgré tout, je tiens à vous raconter l'histoire de la redécouverte de ces trésors car nous avons échappé de peu à la destruction de l'humanité. Cela tenait à un fil et si nous sommes sortis de la forêt obscure, c'est grâce à une seule et même direction qui a pris de nombreuses formes : retrouver les éléments communs partagés par tous au-delà de la culture, de la religion, de la provenance.

Revenons dans les années 2000. Il y a en ces temps-là certains mots qui prennent toute la place depuis plus de trois cents ans : raison, objectivité, science, santé, hygiène, race, nation. Les êtres humains comme les choses sont classés, répertoriés. Le corps et la psyché sont décortiqués, décomposés, recomposés. Enfants et adultes sont séparés. Chacun son âge, sa classe, sa race. On observe, on analyse, on optimise. On progresse dans la connaissance des techniques et du vivant. Énormément, intellectuellement, mais à quel prix ! On se détache et on se sépare, détachés de nous-mêmes, séparés des autres. La tête a tout compris mais corps et cœur sont au bord de l'agonie. La naissance, la mort et la vie sont accompagnés, sécurisés. Les thérapies fleurissent, les retours à la terre, aux savoirs ancestraux, mais tout cela manque de vérité, de simplicité... comme si l'humain devait avoir recours à des méthodes pour être humain.

Cela dit, à l'époque, pour expliquer Yuki et le Jeu de Peindre, il était nécessaire d'écrire des livres ! Heureusement que certains en ont pris le temps, Arno Stern l'a fait pour le Jeu de Peindre et il ne fut pas le seul, il y eut aussi Claudine Coignard⁶, Jacques Depouilly⁷. Pour Yuki ce sont Haruchika Noguchi⁸ et Itsuo Tsuda⁹ qui l'ont fait puis plus tard Manon Soavi¹⁰. Ils ont eu la clairvoyance de la nécessité d'expliquer l'inexplicable, l'instinctif. Ces personnes ont eu l'audace de nous rappeler que nous savions vivre par nous-mêmes dans un monde où régnaient le mental, le contrôle et la dépendance, car cette intellectualisation excessive rendait tout extrêmement compliqué. Nous en étions arrivés à croire qu'il fallait avoir recours à des experts pour tout, experts en santé, experts en éducation, en amour, en écologie, en communication, experts en vie ! Alors que nous étouffions de tous ces savoir-faire, savoir-être, savoir-vivre, certains ont su créer des foyers, fragiles mais existants, où il était possible de retrouver nos capacités naturelles à naître, grandir, traverser les maladies et coups durs, tracer, construire, communiquer... toutes nos capacités humaines, y compris celle de mourir quand il est temps.

Il s'agissait seulement de redonner à l'être humain son pouvoir, celui de vivre en toute autonomie parmi et avec les autres, mais dans le contexte de l'époque c'était révolutionnaire : on mettait à nouveau à disposition de tous les trésors cachés de l'humanité. En fait rien n'a été découvert, ces trésors étaient en chacun d'entre nous mais nous les avons oubliés, ensevelis.

6 Claudine Coignard, Denise Kurtz, L'acte graphique : approches et découverte depuis 1885, Éditions des Sentiers, 1995

7 Jacques Depouilly, Apprenez à regarder les dessins de vos enfants : regards sur l'acte créateur spontané, Éditions Somogny, 1999

8 Haruchika Noguchi, Order, Spontaneity and the Body, revue Zensei, 1985

9 Itsuo Tsuda, Un, Courrier du Livre, 1978

10 Manon Soavi, Le maître anarchiste, Itsuo Tsuda : savoir vivre l'utopie, Éditions L'Originel, 2022

L'épreuve : faire du trésor « mon précieux »¹¹

Avec le recul, je peux dire que nous étions enfermés à un point que nous ne pouvions même pas soupçonner dans un univers qui pouvait se résumer à « la propriété ». Notre vie, même pour ceux qui tentaient de faire autrement, consistait à posséder. Posséder une maison, une voiture, des vêtements, du temps, du pouvoir, un mari, une femme, des enfants, de l'argent, un métier, du savoir, des techniques, des idées, de l'expérience, des dons... Il fallait produire et se reproduire en série pour posséder, acquérir, ne pas perdre.

Laisser derrière soi le tableau qu'on a tracé, dans le monde d'alors, était... un big bang. Prendre soin de ce qu'on ne possède pas, avoir de l'attention envers des enfants qui ne sont pas les nôtres, ne pas être l'expert, ne plus différencier en fonction de l'âge, du genre, de la race. Rendez-vous bien compte que tout cela était impensable!

L'abolition des frontières, l'effondrement théorique, la fin de la scolarisation obligatoire, la suppression des livrets de famille et autres papiers d'identité et appartenance ont certes été des événements historiques mais ils n'ont en réalité eu que peu d'impact. C'est l'addition des déclics intérieurs individuels qui a abouti à un changement de direction qui s'est exprimé dans ces événements. Le jour où une majorité a cessé de vouloir posséder s'est enclenchée une saine transformation du monde.

J'ai eu la chance de rencontrer des personnes qui n'avaient aucune envie de posséder mais un immense besoin de partager.

La fin heureuse

Vous vous demandez peut-être pourquoi, dans ce chapitre, je vous raconte ma vie. En fait ma vie en soi n'a pas grand intérêt, ce qui en a en revanche c'est le déclic. Petit à petit nous étions de plus en plus nombreux à réaliser que nous n'avions pas besoin de grand-chose mais que l'essentiel nous était vital. Ce qui nous intéresse, pour le passé comme pour l'avenir, c'est de comprendre comment ce déclic a pu se produire et là, je ne peux que vous parler de ma propre expérience.

Lorsque j'ai ouvert la porte de la cabane, j'ai découvert un lieu qui contenait de « l'en-commun »¹² qu'on appelait à cette époque « l'universel » car nous n'avions pas encore trouvé de terme pour remplacer ce mot pourtant déjà si dévoyé. C'est cela qui a tout changé. L'être humain s'est réveillé et retrouvé le jour où il a renoué avec tous les humains et plus largement avec le vivant.

Ce que nous ressentions dans ces foyers isolés, c'était notre identité commune, notre co-appartenance. Le fait d'avoir la possibilité d'exprimer nos besoins primaires et d'exercer nos capacités à les exprimer nous a fait réaliser que nous étions tous « un ». C'est ce retour à l'unité du vivant qui a mis fin à la lutte de chacun contre tous et aux divisions qui caractérisaient alors le monde.

Cela ne s'est pas fait du jour au lendemain : nous avons d'abord beaucoup déconstruit les notions d'éducation, de couple, de genre, de métier, d'argent... nous avons parfois tout mélangé, suivi des chemins qui menaient à des impasses. Il y eut des excès, des conflits, nombreux, mais ce passage par la confusion était absolument nécessaire.

Je vais revenir à moi pour rendre tout cela très concret. J'ai cessé de voyager, de chercher à avoir des expériences, je me suis même un peu enfermée dans l'atelier et quelques autres lieux « hors du monde ». Quelques années plus tard, c'est le monde qui est venu à moi. Tout à coup je rencontrais des personnes de tous âges, toutes cultures, toutes couleurs, toutes langues... et beaucoup ! Je ne faisais pas que les croiser, je vivais avec elles, faisais famille, ce qui à cette époque était encore considéré comme étrange et dérangeant, on ne faisait pas famille comme c'est le cas aujourd'hui, on possédait une famille et avec elle le sang et l'héritage. Lorsque je me retourne sur ces années passées, je suis étonnée de la bêtise crasse dans laquelle nous pataignons, tous autant que nous étions, de ceux qui allaient tout droit dans le mur sans se poser de question à ceux qui se croyaient alternatifs ou ouverts.

11 J.R.R. Tolkien, Le seigneur des anneaux, 1954-1955

12 Achille Mbembé, La communauté terrestre, Éditions La Découverte, 2023

Et les rêves ?

Les rêves, comme les contes, avaient résisté eux aussi. Il y avait certes eu la psychanalyse qui les avait décortiqués, l'imagerie cérébrale qui avait tenté d'analyser leur fonctionnement et la publicité qui mettait le mot « rêve » à tout bout de champ pour le confondre avec le fait d'acheter ou d'obtenir mais malgré tout, nous rêvions encore. Cette partie de nous, l'inconscient, étant encore intacte et partagée par tous, Arno Stern s'y est référé pour tenter de faire comprendre l'Expression. Il en parle d'ailleurs juste avant d'évoquer ses voyages, comme une introduction indispensable à la preuve d'universalité des tracés de l'Expression qu'il s'appête à nous livrer.

Je vais parler de nos rêves, car ils ont avec l'expression plus de points communs que de différences. Ce qui se passe dans nos nuits de création inconsciente met en jeu nos préoccupations les plus vraies, si même elles nous sont inconnues. Nos rêves ne sont pas de sottises, ni d'inutiles fantaisies ; ils ont leur logique ; même l'étranger n'y est pas fruit du hasard. Il serait vain de les domestiquer - ainsi qu'il est fait pour le langage plastique. On aurait beau ériger des principes de toutes sortes, les rêves, issus du non-conscient leur échappent, car ils ne concernent pas la même partie du moi.(...)

Il existe donc un état de notre vie dont les lois sont différentes des autres réalités. Nous ne sommes pas seulement des êtres fonctionnant selon cette logique intellectuelle que l'école a rendue si envahissante.(...)

Rêve et expression ont en commun de n'être pas des œuvres d'art (c'est-à-dire pas destinés aux autres), d'être des faits d'hygiène pour l'équilibre de l'individu.

Dénaturer le langage plastique par des interventions que prétend justifier la logique intellectuelle, se référer à des normes psychologiques ou esthétiques est aussi absurde que de reprocher à quelqu'un des fautes de rêve. Et cependant, les pressions sur l'enfant ont lieu dès son plus jeune âge ; elles vont des banales recommandations parentales aux corrections scolaires, en passant par les modèles montrés ou tracés.(...)

Se fermer un moment aux images qui assaillent le regard, afin de laisser l'acte créateur ne tracer que les formes dictées par les mouvements de son organisme : comme si rien n'existait alors en dehors de ses propres vibrations - voilà ce qu'est l'expression.¹³

Voilà, maintenant que nous sommes passés par Tombouctou, les contes et les rêves, nous avons effleuré l'en-commun et son rôle dans la réconciliation du vivant qui s'est enclenchée ces dernières années. Nous sommes désormais prêts à voyager aux côtés d'Arno Stern vers des contrées éloignées et à partager son émerveillement face aux Tracés qu'il va découvrir à une époque où l'accent est davantage mis sur les différences que sur ce qui nous relie tous. Maintenant que nous savons que nous n'allons à la rencontre d'aucun Autre mais de tous, y compris nous-même, partons !

*Et si, d'aventure,
comme au temps de l'enfance,
on savait accueillir l'inattendu.
Claudine Coignard¹⁴*

13 Arno Stern, *L'Expression ou l'Homo-Vulcanus*, Editions Delachaux et Niestlé, 1973

14 Claudine Coignard, *Et si, d'aventure, on poussait la porte...*, Éditions des Sentiers, 1995